

Politique, amour, et démagogie

Pierre Arel

Nous déplorons fréquemment que la politique soit le lieu de conflits, de tensions agressives, qui nous paraissent à juste titre pathologiques. En nous focalisant sur cette agressivité, nous risquons pourtant de manquer de prendre en compte ce qui est son pendant, et qui ne participent pas moins au pathologique de l'affaire, à savoir l'amour. Comme le dit un proverbe : Dieu rit de ceux qui déplorent les effets dont ils chérissent les causes. Et bien je vous propose ce soir d'explorer la place de l'amour dans notre vie politique, dont il serait exagéré de dire qu'il est la cause de l'agressivité qui règne dans notre vie sociale, mais il serait naïf de considérer qu'il n'y participe en rien.

Nous relevons d'une tradition, la chrétienne, qui a mis à une place sans équivalent dans les autres civilisations l'amour, amour qui est un devoir à l'égard tant de son prochain, que de l'instance suprême qui a créé et qui commande le monde, et bien sûr de ses représentants terrestres que sont les souverains, les gouvernants, les pères. Nous savons que cette tradition s'est laïcisée et donc sécularisée, et que l'amour porté aux chefs et aux pères s'est considérablement réduit, quand il ne s'est pas inversé. Non seulement la cote d'amour de nos élus est de plus en plus basse et limitée dans le temps, mais elle peut ne pas exister d'emblée, voire connaître cette curieuse inversion qui fait que c'est le nouvel élu qui dit à son peuple : je vous aime, *i love you*. Cette évolution ne doit pas nous masquer le fait que cette laïcisation s'accompagne d'une recrudescence d'un impératif d'amour dans notre vie politique, tant en ce qui concerne nos institutions, justice, école, santé, qu'en ce qui concerne notre vie économique, qu'elle soit socialiste ou capitaliste. Il est même possible de dire que l'amour est l'un des moteurs du capitalisme, je m'en expliquerai tout à l'heure.

Ceci étant dit nous devons nous poser cette question : qu'est-ce que l'amour ? L'amour est un affect qui s'adresse à un autre, que ce soit une instance comme une divinité, ou une personne qui peut être autre de par sa position sociale ou symbolique, autre qui est considéré par la personne comme étant bienveillant. Cet amour peut être silencieux, mais l'homme ne saura rien de son existence, ou il peut être vectorisé par une parole, une demande qui va de l'aimant à l'aimé. Et comme nous le savons cette demande peut avoir une certaine vigueur, vigueur qui est à la hauteur de cet amour. Ainsi pour vous donner un exemple politique simple, il n'y a pas eu de révolte de la faim dans les pays occidentaux avant la mise en place d'un pouvoir politique qui permettait à la fois la constitution de réserves de nourriture, et qu'il existe des routes à la fois carrossables et sécurisées pour assurer l'acheminement du secours alimentaire dans les régions qui souffraient de la faim. Vous entendez avec cet exemple très simple que l'amour met en jeu la fois un besoin, besoin qui est même vital, c'est-à-dire qui met une population en situation d'*Hilflosigkeit*, d'être sans recours, sans secours, et une demande adressée à une instance dans l'Autre, qui gîte en un lieu Autre. Et cette demande d'amour est confrontée à l'aléa de la réponse qui peut lui revenir de ce lieu Autre, puisque cette réponse peut aussi bien être bienveillante, par l'envoi d'une aide alimentaire, qu'une invitation musclée à retourner au silence, par l'envoi de soldats pour faire taire cette demande jugée trop intempestive.

Et de fait cette demande reste rarement associée à un simple besoin, puisque comme nous le savons à la même époque que ces révoltes de la faim, ont surgi des révoltes qui ont porté directement sur le rapport que nous devons avoir à cette instance dans l'Autre, c'est ce que nous avons appelé les guerres de religion. En somme, quand nous parlons d'amour, nous sommes toujours entre ciel et terre, entre notre souci du besoin, souci vital je le rappelle, et le souci de l'amour de cette instance Autre qui nous aimerait assez pour enfin nous laisser en paix. Il n'est pas anodin dans cette histoire que les guerres de religion aient commencé

notamment sur des questions d'achat d'indulgence, c'est-à-dire que les autorités terrestres supposées représenter cette instance Autre négociaient contre des espèces sonnantes et trébuchantes les faveurs, c'est-à-dire l'amour, de cette instance supposée dans l'Autre.

À une époque un peu plus tardive, à savoir au XIXe siècle, nous voyons que ces questions se sont laïcisées, sécularisées, et cela eu des effets politiques majeurs. Ainsi au milieu du XIXe siècle, alors qu'une partie des populations européennes se trouvait toujours prise par des soucis de subsistance vitale primaires, la demande s'est faite beaucoup plus pressante. Parmi les revendications de cette époque, qui reprenaient à la fois celles de la révolution française, liberté et égalité, à laquelle il s'est ajoutée la fraternité, une autre formulation beaucoup moins connue mérite de retenir notre attention. Cette formulation est la suivante : « nul n'a droit au superflu tant que chacun n'a pas le nécessaire ». Dans cette formulation nous retrouvons le besoin qui est là présent comme étant le nécessaire, et nous avons aussi le superflu. Qu'est-ce que le superflu ? En suivant la phrase nous entendons déjà que le superflu, c'est ce qui participe à nos échanges économiques et sociaux sans répondre au nécessaire, aux besoins. Cette formulation est très proche d'une formulation plus tardive, de Lacan, qui dit que le désir c'est lorsque la demande se déchire du besoin. Ce qui laisse entendre que bien sûr la demande ne concerne pas que le seul besoin, que la seule subsistance vitale, mais qu'elle demande autre chose. Lorsque l'Europe s'est enflammée au XVIe siècle, c'était pour reprocher aux autorités religieuses d'accorder trop d'importance à ce superflu, alors que le nécessaire n'était pas assuré pour un trop grand nombre de personnes. De fait à cette époque, les pouvoirs séculiers et spirituels se sont lancés dans une compétition qui mettait en jeu la démonstration de cet investissement du superflu, il s'agissait d'en mettre plein la vue aux rivaux. C'est l'époque où le pouvoir spirituel s'est lancé dans la reconstruction de Rome, et de son joyau la basilique Saint-Pierre du Vatican.

C'est sur ce type de conflits, et de revendications, que l'Europe politique s'est construite. À savoir que les demandes faites à ceux qui occupent ce lieu Autre se sont d'une fois sur l'autre détachées un peu plus du besoin pour réclamer un peu plus de superflu pour le plus grand nombre. Si nous reprenons les catégories que nous pouvons déduire de la formule de Lacan que le désir, c'est lorsque la demande se déchire du besoin, nous obtenons trois catégories politiques, à savoir ceux qui sont dans le besoin, soit le *Lumpen* prolétariat, le prolétariat en hayons qui n'a pas assez pour se nourrir, pour se vêtir, pour se loger, puis la catégorie qui se trouve à la fois produire ce qui est nécessaire et son superflu, le prolétariat qui est dans cette position intermédiaire entre la crainte de tomber dans le besoin encore appelé la misère, et l'envie de pouvoir participer à cette économie d'échange du superflu. Il est à noter d'ailleurs que plus un produit est proche du nécessaire, du besoin, et plus sa valeur ajoutée est faible, contrairement aux produits qui ne servent à rien, dont certains peuvent atteindre les plus hautes cotes dans la valeur ajoutée. C'est là le superflu qui était réservé aux riches, et que sous la pression de revendications, notre organisation politique et économique a tendu à distribuer au plus grand nombre. Ces revendications du superflu ne font pas abandonner la demande du nécessaire qui passe par l'accès à cette économie du travail qui permet de répondre aux besoins vitaux, dont fait partie l'organisation d'un système de santé mutualisé, mais c'est bien sur la quête du superflu que portent les revendications les plus vives, et cela depuis bien longtemps. Nous fêtons cette année les 50 ans de mai 68, dont nous avons quelques slogans en tête : liberté et égalité bien sûr, ça c'est le fond de la demande, mais aussi, « soyez réalistes, demandez l'impossible » ; « jouissez sans entrave ». En fait ces revendications n'avaient rien de nouveau, puisqu'elles avaient à peu près toutes été formulées dans les mouvements de gauche européen à la fin du XIXe siècle, en particulier dans les milieux anarchistes.

La nouveauté est que ces revendications, qui sont des demandes, ont depuis cette période des années 70 modifié en profondeur notre vie politique, mue par ce souci de faire accéder le plus

grand nombre à cette économie du superflu. Certains y verront un progrès, d'autres une régression, mais avant d'en faire un bilan économique il s'agit plutôt pour nous de suivre le mouvement pour voir de quoi il se paye. J'en prendrais deux exemples : l'un qui est celui de l'école, et l'autre celui de ce que l'on ne sait pas s'il faut encore l'appeler l'organisation familiale, tant les repères symboliques qui l'ont structurée ont été chamboulés en 50 ans.

Pour ce qui est de l'école, après qu'elle ait été il y a maintenant très longtemps proclamée libre(laïque) gratuite et obligatoire, ce qui au passage si on écoute ses signifiants est quelque peu oxymorique, le souci a été que le plus grand nombre puisse en bénéficier le plus longtemps possible, ceci en l'ouvrant de plus en plus tôt, et en organisant un enseignement pour que chacun puisse en bénéficier le plus longtemps possible. Nous pouvons nous réjouir d'avoir réussi dans cette organisation, mais la contrepartie en est que parmi les moyens employés il se trouve une baisse régulière des exigences pédagogiques qui a amené notamment à une réévaluation régulière des notes obtenues aux examens de passage à l'échelon supérieur. La conséquence en est que d'une part un grand nombre de jeunes se trouve à la fois en situation de compétition dans des universités surpeuplées, sans avoir les compétences pour répondre aux exigences requises par ces études et cette compétition, et bon nombre d'entre eux se retrouve sans lieu d'adresse pour décrypter le réel auquel il se trouve nouvellement confronté. Et ironie du sort, pour ceux qui se trouvent aller au plus loin dans cette compétition scolaire, ils se retrouvent ensuite pris dans un monde du travail qui peut fonctionner à l'exact inverse du système scolaire. J'en prendrai pour exemple limité mais riche d'enseignements ce qui se passe dans certaines entreprises qui sous-notent arbitrairement un certain nombre de salariés pour assurer un quota de salariés à licencier économiquement, ou, encore mieux, pour maintenir une certaine compétition au sein des équipes.

Pour ce qui est de la famille, elle a perdu ses côtés contraignants en s'ouvrant à une sexualité qui avait été jusque-là confinée dans une certaine clandestinité, un refoulement. Si les familles recomposées, décomposées, mono ou homo parentales se sont banalisées au gré des lois qui ont accompagné cette évolution des mœurs, cette évolution est si rapide que nous en sommes à déplorer que la langue ne puisse plus suivre, comme en témoignent ces conflits de plus en plus vifs qui portent sur la nomination des personnages et des places des différents protagonistes de cette aventure contemporaine. Il semblerait qu'un certain nombre d'enfants que l'on dit bouge-bouge aient eux-mêmes quelques difficultés à trouver une place dans ce maelstrom. Ceci devrait poser un certain nombre de questions, mais il s'avère que les principaux intéressés s'en dédouanent bien facilement, disant que dès lors que les parents aiment leurs enfants, cela suffit. Et que ce serait un grand manque de générosité, d'amour, que de vouloir priver certains des joies de la parentalité au nom de règles qui ne sont jamais que culturelles, règles qui ôtent à certains sans ajouter pour autant aux autres.

L'enfer est pavé de bonnes intentions, amoureuses bien sûr, et nous pouvons faire le constat que toute cette générosité peut nous conduire sur un réel dont nous avons bien peu d'éléments symboliques pour y répondre. Que beaucoup se sentent déboussolés en est la suite logique, comme aussi l'invitation politique qui s'amplifie, soit de revenir en arrière, vers des règles qui nous semblent connues, soit au contraire de continuer le combat des réformes jusqu'à l'obtention d'une harmonie dont il ne fait pas de doute qu'elle existe.

Nous pouvons interroger cette conviction, soit que c'était mieux avant, soit que ce sera mieux demain, si nous nous aimons plus, est-il sous-entendu. En bref nous manquons d'amour. Oui, mais de quel manque, et de quel amour s'agit-il? Parce qu'il n'y a pas qu'un seul manque, ni qu'un seul amour. Vous savez que Freud et Lacan à la suite ont souvent coupé les questions

en trois. Et pour ce qui concerne le manque et l'amour, Lacan a défini trois manques : la frustration, la privation et la castration qui nous permettent de situer plus justement l'amour.

Commençons par la frustration. Tout le monde connaît la frustration, mais ce n'est pas pour cela qu'elle est facile à définir. Elle est repérée comme un affect désagréable qui survient lorsqu'une attente est déçue. Avec la définition qu'en donne Lacan, comme d'un manque imaginaire d'un objet réel qui a pour agent un autre symbolique, la mère en premier lieu, nous avançons un peu. Il suffit pour cela de nous tourner vers les premiers mois de la vie des petits humains, qui ont pour s'exprimer un corps malhabile mais très expressif, et à qui il manque beaucoup de choses qui n'ont pas d'existence symbolique, de représentation, mais qui ont affaire à un autre qui se charge d'interpréter ces mouvements, ces expressions du corps en terme de besoin d'abord : il a faim, il a froid, il a sommeil, il a de la fièvre, mais aussi en terme de relation à l'autre : il veut rester avec nous, il fait un caprice. Dans cette relation première, la frustration marque le manque, l'échec de la réponse de l'autre à l'attente de l'enfant. La clinique des jeunes enfants nous montre que ces repérages sont opérants pour distinguer l'attente au niveau de l'objet du besoin et celle au niveau de l'agent, de l'autre.

Dans l'autisme la réponse au besoin est acceptée, alors que la relation à l'autre secourable est refusée. Il accepte les soins comme si cet autre n'existait pas, et va se constituer un monde à l'ordonnement très rigide, dans lequel le moindre désordre est source de frustration justement. A contrario dans l'anorexie c'est l'acceptation de la réponse au besoin qui est refusée à l'autre, ce qui a pour effet de frustrer cet autre. Ces deux pathologies nous montrent bien comment à ce niveau se met en place un amour inconditionnel. On ne fixe pas de conditions pour répondre à la frustration de l'enfant dont on sait qu'il ne possède pas les codes de nos échanges sociaux. En contrepartie, l'autre de la frustration s'arroge un pouvoir énorme sur l'enfant, celui de savoir ce qui est nécessaire à sa vie même, et d'agir en fonction de ce savoir. L'enfant reste là passif.

Je vous parle de cela sans oublier que mon propos est de vous parler de politique. Justement, un des traits majeurs de notre organisation sociale est d'autoriser par l'Etat des agents à intervenir dans cette relation première à l'enfant, s'il est estimé que les parents ne subviennent pas correctement aux besoins de leurs enfants, et de les astreindre à une surveillance sanitaire obligatoire, ainsi qu'à des soins ou des actions préventives comme les vaccins. Surveillance qui fait l'objet d'un large consensus et de protestations régulières. Ce qui domine est le consensus et donc une certaine passivité. Tout se fait automatiquement, et même en silence. Nous dirons que c'est assez normal qu'il y ait un consensus pour protéger les enfants de la dénutrition et de la maladie, qui peut être contre ?

Mais considérons maintenant l'évolution de notre système de protection et de satisfaction du besoin qui dépasse très largement l'âge de notre enfance pour s'étendre sur toutes les périodes de notre vie. Prenons l'exemple de l'organisation de notre système de santé qui va de plus en plus vers des obligations, à la fois de payer pour notre santé, et de répondre à des règles d'hygiène et de sécurité dans le domaine du travail ou de la circulation routière. Cela pourrait paraître anecdotique, mais le système assurantiel automobile avec ses bonus-malus sert déjà de modèle pour des projets au niveau de l'assurance santé. Ce qui confronte chacun à un autre qui l'aime et le protège, et qui mieux que lui sait ce qui est bon pour sa vie. De sorte qu'à ce savoir il n'y a rien à redire, rien à demander même, tout se passe en silence, il suffit de suivre des écritures qui n'ont plus même d'auteurs.

Avec la privation, nous changeons de manque et d'ambiance. La privation est un manque réel d'un objet symbolique par un agent imaginaire. C'est une façon de répondre à la frustration dont l'un des inconvénients majeurs est de nous laisser ignorant de ce que nous veut l'autre, et

d'être soumis à l'angoisse. L'autre de la frustration est nommé, ce qui suffit à ce qu'on l'aime, mais on ne peut vraiment pas savoir ce qu'il veut. Avec la privation on nomme un objet qui devient symbolique, et on suppose que c'est celui là qui convient à l'autre imaginaire qui va nous le disputer. Pour que ce manque se constitue il faut un moi, c'est-à-dire une image corporelle qui vient tracer une frontière entre moi et l'autre. Malheureusement cette image prise chez l'autre est toujours marquée d'un manque qu'il s'agit de combler. C'est cet objet symbolique que le moi s'introjecte disait Freud, qui est bon, qui vient répondre à ce manque de l'autre qui devient réel, c'est-à-dire hors représentation. Hélas cette réponse au manque est toujours imparfaite, et depuis Adam et Eve vous savez que l'homme est fautif, et qu'il essaie de réparer cette faute qui ne saurait venir de l'Autre symbolique de la frustration. Pour cela il sacrifie, il met à l'écart un objet qui pourrait réparer cette faute ; Et dès Caïn et Abel nous avons cette compétition dans le sacrifice qui conduit à l'agression mortelle de l'autre imaginaire qui a obtenu la préférence de l'Autre symbolique. Dès ce drame inaugural de l'humanité, nous avons les conséquences de la capture imaginaire dans l'autre que sont la constitution de frontières entre pays, entre peuples, entre classes, entre générations, entre sexes, entre frères, etc. puisque la liste est infinie comme le symbolique lui-même. Il suffit d'inventer un symbole pour créer une nouvelle frontière qui démarque les bons et mauvais.

Pour reprendre l'exemple de l'école, nous savons que celle-ci requiert à chacun beaucoup d'efforts et donc de sacrifices, lesquels sacrifices sont mesurés au jour le jour selon la logique de la privation, puisque nous avons mis en place divers systèmes d'évaluation de ce travail qui installent autant de frontières entre chaque individu. Ces efforts sont tendus dans la relation à un autre imaginaire qui est dédoublé entre un bon maître qu'il s'agit de servir jusqu'au bout de ses forces, et un mauvais maître quand il s'agit de contester les exigences iniques. Mais quoi qu'il en soit nous voyons que dans cette logique de la privation la reconnaissance de chacun est conditionnelle à l'évaluation de ses efforts, et qu'elle génère de fait une compétition. Et cette logique n'élimine pas la logique de la frustration qui en appelle à un amour inconditionnel, logique qui pousse comme je vous le disais à une égalisation par un affaiblissement des exigences de l'évaluation des efforts fournis sur l'axe de la privation. L'évolution de notre système scolaire sur les dernières décennies a ainsi mené non seulement à baisser les exigences de ces efforts tant au niveau de la charge de travail que de son évaluation, en demandant notamment aux enseignants de rehausser leur notation lors du passage des examens, mais aussi de modifier les programmes de sorte que les symboles portés par l'enseignement soient le moins discriminant possible, qu'il s'agisse de l'utilisation du vocabulaire dans l'enseignement du français, que de la mise en valeur d'une tradition comme dans celui de l'histoire, voire même comme cela est déjà bien engagé dans certains pays, par une dénonciation des différences sexuées qui visent non seulement un investissement différent du symbolique des hommes et les femmes, mais aussi de la distinction même du sexe dans le maniement de la langue. Confère notamment les tentatives faites de maniement du neutre ou encore la bataille naissante autour de l'écriture inclusive qui n'en est qu'à ses débuts.

Ce souci d'un amour inconditionnel dans notre système scolaire suppose que cette instance symbolique dans l'Autre voudrait que nous soyons tous égaux, et forcément en vient à s'attaquer à la langue qui dès qu'elle est utilisée produit de la différence. Si avec la privation, nous nous mettons à parler, et à demander, à demander si le produit de notre travail est bien le bon, si c'est bien ça, chaque invention de nouveaux symboles nous éloigne d'une réponse unique à ce que nous supposons que l'Autre, l'Autre symbolique, attend de nous. Aussi, tant que notre visée, notre espoir est de répondre à cette attente, notre frustration ne peut cesser de croître. C'est là le grand malheur de ce bouclage entre frustration et privation, et c'est là que nous allons trouver les fondements de la démagogie en politique.

La démagogie, qui vient de *démagogos*, celui qui conduit le peuple, n'était pas un terme péjoratif au départ. Ce qui laisse à penser que les peuples quelque peu usés par nombre

d'espoirs déçus, ont depuis donné à ce mot une seule connotation négative, mais ne les empêche pas d'être toujours sensibles à l'appel de ses sirènes. Je serais forcé ce soir de garder un trait un peu grossier pour dire qu'il y a deux axes pour la démagogie, l'un qui privilégie la frustration et l'autre la privation. En effet la politique porte toujours en elle le souci de réconcilier Caïn et Abel avant qu'ils ne s'entre-tuent.

La démagogie qui suit la logique de la frustration prône de nous désintéresser de notre vie terrestre, matérielle, à savoir de produire ces objets symboliques qui peuvent certes subvenir à nos besoins mais ne peuvent satisfaire l'Autre. Il vaut mieux que chacun n'ait rien, ni objet ni histoire, à savoir qu'il soit dans l'oubli de tout et de lui-même, pour que chacun soit pris dans une égale considération par l'Autre symbolique. Plus la vie sera dans la souffrance, l'ascèse, et plus son salut sera assuré dans l'au-delà, au-delà céleste pour la religion, et au-delà générationnel pour les versions laïques du messianisme. C'est là le catéchisme révolutionnaire des nihilistes du XIXe siècle.

La démagogie qui suit la logique de la privation vise elle aussi un égalitarisme, mais en prônant le partage du bon objet par tous. Il suffirait de parfaire la production de cet objet symbolique pour que nous puissions nous accorder, répondre à cette demande d'amour supposé venir de l'Autre. Cette promesse laïque est puissante depuis deux siècles maintenant, ce qui a permis à l'humanité de pouvoir répondre comme jamais à ses besoins, ce dont témoigne cette explosion démographique sans précédent et qui constitue assurément l'un des défis politiques majeurs pour les décennies à venir. De plus elle a l'avantage de pouvoir offrir un bien plus grand nombre de places dans le circuit des échanges économiques, mais elle a l'inconvénient de connaître des cycles qui laissent un grand nombre sur le bas-côté, et donc dans les affres de la frustration. Alors comme nous le savons il existe des tentatives diverses de répartir ces objets symboliques, de les distribuer contre rien, gratuitement. Il y a pour cela les solutions dites socialistes, mais le capitalisme n'est pas en reste, qui peut faire des distributions gratuites ou à prix coûtant. C'est ainsi que nous voyons avec l'économie numérique s'ouvrir à la gratuité toute une série de produits qui étaient justement les produits les plus valorisés précédemment, à savoir les produits culturels et de l'information qui sont de plus en plus d'accès libre sur les réseaux Internet. Mais comme le dit le proverbe californien : « quand le produit est gratuit, c'est que vous êtes le produit ». Ce qui nous ramène à la logique de la frustration, dans laquelle l'objet réel est celui que nous sommes. Avec la frustration il s'agit d'être l'objet, alors qu'avec la privation il s'agit de l'avoir.

Les conséquences de ce couplage de la frustration et de la privation sont considérables politiquement parlant, puisque nous voyons que les tentatives politiques d'unifier le spirituel et temporel ne sont pas rares, tant dans leur version religieuse, ce qui nous est bien connu, que dans leur version laïque, ce qui a reçu beaucoup moins d'analyse. En effet sur son dernier registre, nous pouvons sérieusement nous interroger sur l'évolution d'un pays comme la Chine qui a mis au service du Un à la fois l'idéologie messianique du marxisme-léninisme qui a pour conséquence la mise en place d'un parti unique avec un chef unique au savoir incontestable, et la puissance de production du capitalisme qui avec la démographie chinoise et ses millions de personnes dans le besoin, a les meilleures conditions pour être compétitive. À cela s'ajoute, et ce n'est pas moins inquiétant la puissance technologique de l'intelligence artificielle qui permet d'installer dans le réel une surveillance morale soumise à une évaluation individualisée.

Nous avons lors de nos précédentes rencontres évoqué à maintes reprises une non prise en compte du réel que nous pouvons préciser grâce à cette lecture lacanienne comme étant notamment la conséquence de la logique de la privation, qui est justement un manque réel. C'est-à-dire un manque qui échappe à toute forme de représentation, bouché qu'il est par le

"c'est ça" de l'objet symbolique que l'autre imaginaire est supposé détenir. Et c'est même parce qu'il est supposé le détenir que nous l'aimons au moins dans un premier temps, avant de le haïr, et au fond plus il est canaille et plus il pourra être aimé par un plus grand nombre. Les exemples dans l'histoire pullulent. Comme le dit Charles Melman nous ne pouvons pas savoir ce qu'est un honnête homme, puisque si sur l'axe de la privation nous constituons une réalité qui est toujours mensongère c'est-à-dire à moitié vraie, nous ne pouvons qu'au mieux être à moitié honnête, mais par contre nous pouvons savoir ce qu'est une canaille. Plus celui qui fait des promesses, et tout homme politique en fait, fait des promesses qui conjoignent le spirituel et le temporel, et plus nous pouvons être sûr d'avoir affaire à de la canaillerie.

Il reste un troisième manque, qui porte ce nom un peu curieux de castration, qui est un manque symbolique, d'un objet imaginaire, le phallus imaginaire, par un agent réel, le père désirant. Ce père est désirant d'avoir pu disjoindre la privation de la frustration. C'est-à-dire qu'il a pu prendre le risque de la demande, de la demande d'amour, et inscrire les pertes et profits des réponses qu'il a pu en recevoir sous forme d'un "c'est pas ça". Ce "c'est pas ça" l'enfant le rencontre dès qu'il se lance dans la demande, quelque soit la bienveillance que lui réserve les adultes dans leur réponse. Les efforts, les sacrifices qu'il fournit pour aller crocheter la jouissance de l'autre, l'inscrivent certes dans toute une série d'échanges sociaux qui sont vitaux pour chacun, mais comme nous le savons, même si on triche, par exemple en relevant les notes, il arrive toujours un moment où ce n'est pas ça. Il y a notamment un "c'est pas ça" qui reste incontournable et insensible à l'amour, qui se rencontrent dans le domaine du sexe. En effet, l'enfant peut certes repérer ce qui relève du sexe, mais il n'a ni le savoir ni le répondant physiologique pour répondre dans ce domaine, ce qui l'expose bien malgré lui à diverses déconvenues comme par exemple lorsque ses propos équivoquent à son insu avec ce domaine du sexe et déclenchent le rire des adultes, voire pire encore lorsqu'il s'essaie à de timides tentatives en ce domaine et qu'il essuie une réprobation qui peut aller jusqu'à l'humiliation.

C'est l'acceptation de ces "c'est pas ça" qui permet le refoulement de la pulsion et de son économie rivalitaire, qui est favorisé au mieux par la présence auprès de l'enfant d'un adulte qui a pu entendre que l'amour a à se déchirer du besoin, et que c'est là le désir, à savoir un manque symbolique impossible à éviter. En politique il en est de même, à savoir que notre vie politique ne peut pas se faire sans promesses, c'est-à-dire sans projection sur l'avenir ni sans réaménagement des pactes anciens, du fait à la fois de l'usure des signifiants et de l'évolution des nombreux rapports de force qui marque notre vie politique tant à l'intérieur que dans nos relations internationales. Ce qui nous paraît bon un jour ne l'est plus le lendemain, ce n'est plus ça.

Et si le démagogue nous affirme non seulement que c'est bien toujours ça, mais que si c'est pas tout à fait ça, c'est de la faute d'un autre imaginaire, il se trouve aussi des hommes politiques pour affirmer parfois haut et fort que ce n'est plus ça du tout et que c'est le moment de le prendre au sérieux. Nous avons pu voir très récemment au cinéma un moment très bref de la vie politique internationale¹, dont le tournant heureux doit beaucoup à un seul homme, Winston Churchill, qui a su en juin 40, dans une situation catastrophique face à une entreprise totalitaire sans précédent, convaincre son peuple, contre l'avis d'une majorité des élites politiques de cette époque, qu'il ne fallait pas céder sur son désir.

¹ *Les heures sombres*, de Joe Wright, sortie le 3 janvier 2018